

« PAPA EST PARTI SANS DIRE ADIEU »

NOËL ANTONINI Le comédien, l'un des Peutch, avait 3 ans et demi lorsqu'il a perdu son père dans un crash. Il n'en a jamais parlé et c'est le point de départ de son premier one-man-show.

Rarement les questions que nous posons chaque semaine dans cette rubrique n'ont eu autant de résonance qu'avec Noël Antonini, comédien et membre des Peutch, ces trois vieux joyeux lurons. Cette fois, l'acteur romand se produit en solo, dans son tout premier one-man-show: «Vivre est incurable, c'est mourir qui pique un peu». Il prend comme point de départ l'histoire vraie de la disparition de son père pilote, mort dans le crash d'un petit avion alors que Noël n'était encore qu'un tout petit enfant.

● Noël Antonini, qui êtes-vous?

Un homme de 40 ans, heureux du chemin parcouru. Je fais le point dans mon spectacle et règle une histoire de caillou qui traîne dans ma chaussure avec lequel je m'arrange pour avancer.

● Votre premier souvenir?

Je n'ai pas de souvenirs avant l'âge de 6 ans. Il y en a un qui est traumatisant, c'est lorsque ma mère, après de longs mois passés au service des grands brûlés est venue me rendre visite, chez mon parrain, à Commugny, après l'accident d'avion...

● Que s'est-il passé?

Le crash de l'avion, un Piper 64, est survenu le 25 juillet 1976 à Bari, dans le sud de l'Italie. Mes parents et 4 de leurs amis étaient partis d'Egypte pour atterrir à Athènes puis en Italie avant de rejoindre la Suisse. Mon père qui pilotait est décédé, ma mère a survécu, grièvement blessée. J'avais alors 3 ans et demi.

● Etiez-vous un enfant sage?

Non. J'avais besoin de beaucoup d'attention, que l'on me regarde et que l'on m'aime. J'ai mis des années à comprendre comment rester dans le cadre. J'étais celui qui se faisait attraper à l'école. Je brassais beaucoup d'air pour exister.

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

● Enfant, de quoi aviez-vous peur?

Des très grosses araignées.

● Votre mère vous disait-elle <<je t'aime>>?

Elle ne me l'a jamais dit de trop. Ma mère a pas mal de pudeur avec son affection. Je sais qu'elle m'aime, évidemment. Mais, à la fin des repas, c'est moi qui allais m'asseoir sur ses genoux. Je me souviens que mes sœurs ont pu me dire qu'elle n'avait pas ce côté tactile. Moi, je l'ai beaucoup, peut-être trop, avec mon fils (ndlr: Léon, 4 ans) et je lui dis beaucoup que je l'aime.

● Léon, c'est l'anacyclique de Noël. Un hasard?

C'est volontaire. Je me suis demandé si Noël-Léon ça n'était pas un peu lourdingue. Au final, non. J'adore le prénom.

● Comment avez-vous gagné votre tout premier argent?

(Rires.) Malhonnêtement! Un magasin à Verbier livrait les commissions au chalet dans une caisse en bois. Quand on la ramenait, on récupérait 5 francs. Or ils les rangeaient toutes derrière le magasin. Lorsque j'avais besoin de sous, j'allais en prendre 3 ou 4 derrière le bâtiment, je passais à la caisse et ça me faisait 20 francs.

● Que vouliez-vous devenir?

Jusqu'à 16 ans, pilote de ligne. Pour être plus proche de mon père? «Prendre l'avion, c'est une évidence grosse comme un Boeing. Mais moi à cet âge-là, je ne voyais pas l'évidence, je ne voyais que le Boeing.» C'est ce que je dis sur scène.

● L'amour pour la première fois. C'était quand et avec qui?

C'était à l'école primaire, elle s'appelait Caroline. Sandro et moi étions tous deux amoureux d'elle. Nous rivalisions d'in-

ventivité. Mais nous n'avions que 8 ans sans doute trop garçons et trop bêtes. Elle n'a choisi personne.

● C'est quoi le vrai bonheur?

Nous sommes comme des navires qui avancent et dont la coque s'use et s'abîme. Mon bonheur actuel serait de pouvoir avancer et lâcher prise, afin de prendre la vie comme elle vient, sans m'agripper aux petites choses qui me freinent.

● La plus belle de vos qualités? (Pince-sans-rire.)

J'en ai tellement... Ma sensibilité à l'autre. Je travaille au sein de la compagnie Caméléon dans la formation d'entreprise et la prévention.

● Votre plus grand regret?

Ça pourrait être de ne pas être devenu pilote de ligne. J'ai des amis qui le sont.

« J'aurais aimé pouvoir tuer le père, symboliquement... »

Mais à le faire toute sa vie, la magie pourrait disparaître. Sur scène, je me mets en danger, je m'amuse et je partage. Brasser la vie et les émotions, c'est vachement bien aussi.

● Avez-vous déjà volé?

(Rires.) Oui! Des bonbons chez Tschanen, à Coffrane. Après, en secondaire, ça a été une espèce de jeu. On piquait des disques, comme «Ethiopie» des Chanteurs Sans Frontières ou des paquets de cigarettes, revendus moins cher au pub d'à côté. Jusqu'à ce que je me fasse attraper et que je m'explique avec ma mère. Ça a mis fin au «picotage».

● Avez-vous déjà tué?

Des taupes et des campagnols pour revendre leur queue à la commune.

● Si vous aviez le permis de tuer quelqu'un, qui serait-ce?

J'aurais aimé pouvoir tuer le père, symboliquement. C'est peut-être mon seul

regret. Je n'ai pas pu le faire, il est parti sans dire adieu.

● Avez-vous payé pour l'amour?

Oui. Ma première relation sexuelle a été tarifée et offerte par ma classe. J'avais ouvert ma gueule pour faire le mariolo lorsqu'on nous a annoncé que la destination du voyage du bac serait Bruxelles-Amsterdam. J'ai très finement dit: «On ira aux putes!» Une connerie. J'ai été pris à mon piège lorsqu'ils se sont tous cotisés. J'ai accepté pour être cool. Dans l'absolu, je ne l'aurais pas fait.

● Avec qui aimeriez-vous passer une agréable soirée?

Avec mon père à l'âge qu'il aurait aujourd'hui, ou alors avec moi-même qui n'aurais pas perdu son père...

● Qui trouvez-vous sexy?

J'ai un peu de la peine avec ce terme qui n'est pas très sexy. Ce qui est sexy est ailleurs, à la fois indéfinissable et troublant.

● Dernier baiser?

Pour celle avec qui je partage ma vie.

● Dernière larme?

Dans le travail d'introspection et ce long travail d'écriture que j'ai fait avec Michèle Guigon et Nathalie Grauwin pour arriver aux émotions d'enfance et aux blessures intimes avant la création du spectacle.

● De quoi souffrez-vous?

Du dos. Mais moins grâce au Pilates.

● Avez-vous déjà frôlé la mort?

Oui. Au Mont-Gelé, à Verbier. Une chute à skis. Je me suis arrêté à 4 m de la barrière de rochers. J'aurais pu y passer.

● Croyez-vous en Dieu?

Non. Je suis agnostique. Mais je crois en une énergie qui circule entre les êtres.

● Votre péché mignon?

Le vin rouge qui accompagne toute la nourriture que l'on mange avec.

● Trois objets culturels à emmener sur une île déserte?

«La part de l'autre» et «L'évangile selon Pilate» d'Eric-Emmanuel Schmitt. «Led Zeppelin II» et «La belle histoire» de Lelouch.

● Combien gagnez-vous?

Entre 4000 et 6000 francs par mois. Je suis imposable à 45 000 ou 50 000. J'aurais aimé gagner plus afin de me donner plus de temps pour écrire.

● Qui sont vos vrais amis?

Ceux dont je partage la vie à travers de vrais échanges.

● Que souhaitez-vous à vos pires ennemis?

Qu'ils restent loin de moi, sauf si je peux faire quelque chose afin qu'ils ne soient plus mes ennemis.

● Ronflez-vous?

Parfois, si je suis très fatigué, si j'ai trop bu et si j'ai le nez bouché.

● Qui aimeriez-vous voir répondre à ce questionnaire?

Mon fils, lorsqu'il aura atteint mon âge.

● Propos recueillis par **DIDIER DANA** didier.dana@lematin.ch



« Jusqu'à l'âge de 16 ans je voulais devenir pilote de ligne »

DR AU NOM DU PÈRE
Noël Antonini aborde la mort en partant de celle de son père (photo ci-dessus) puis il parle de la vie, des relations père-fils, se demande «qu'est-ce qu'un homme, un vrai?». En bref, toute la palette des expériences partageables avec le public. «C'est du théâtre, prévient-il, mais on rigole aussi, c'est très léger.» On rit, on pleure et parfois les deux à la fois. «Vivre est incurable, c'est mourir qui pique un peu»: le 28 fév. à Porrentruy, le 7 mars à Saint-Imier, le 8 à Môtiers. Tous les détails sur: www.noelantonini.ch